

L'imaginaire malade

« L'homme n'est pas seulement un être qui s'adapte, mais un être qui s'invente. »

Maurice Godelier

Comment ne pas envier infiniment toutes les histoires que recueillent les médecins? Dans leurs dossiers profus, débordants de récits intimes et sociaux (c'est sans doute la même chose), ils tiennent la matière dormante de cent romans. Voilà une âpre photographie de l'époque: le legs ambigu des gènes, le travail pénible, les déboires familiaux et puis les farces de l'âge. Et cent autres plaintes. Souvent j'ai rêvé l'accès à ces histoires confiées sans détour, à l'heure où la peur mène le jeu.

Mais je n'écrivais pas, alors. L'outil décisif m'était inconnu, le moyen de désamorcer l'importance des choses. Mon rôle était celui du plaignif et du plaignant. Sans exutoire, les voix mauvaises filtraient dans le corps.

Longtemps, il m'a fallu courir les médecins comme d'autres les consultants ou les voyantes. Leur parlant de douleurs, de rougeurs, de sensations que je croyais mortelles. Attendant d'eux qu'ils décèlent le malin signe et le guérissent prestement, dans un geste de science très pure. Durant les périodes creuses ou d'intense fatigue, dans le moindre signe de mon corps, j'identifiais le crabe, le retour familial du cancer. Ce serait mon tour, après celui de ma mère et de ses sœurs. J'appelais cela fatalité. Depuis que la maladie avait frappé l'entourage sans crier gare, mes frères et sœurs avaient tous opté pour une profession de la santé. Oh, harmonie préétablie. Une injonction à soigner leur était demeurée, même sans objet, à titre conjuratoire.

Jamais on n'avait autant parlé de maladies à table, mais c'était désormais pour les débusquer, les prévenir et les vaincre. Le discours d'escorte était sans équivoque, cette fois nous étions sur la voie du progrès. Evidemment j'entendais sans cesse les noms de pathologies que d'autres bienheureusement ignorent. Je feuilletais des manuels d'anatomie ou de

dermatologie, laissés sur les tables, où s'étaient les pires affections. Leurs noms me couraient dans la tête. *Spina bifida*, *lymphome*, *siphoscoliose*, *syndrome de la Tourette*. J'enregistrais sans même le savoir ces séquences et leurs symptômes. Souvent je posais des questions. J'en faisais provision pour l'âge adulte. N'étant pas soignant, je suppose qu'il ne me restait que la place du malade. Imaginaire.

L'inquiétude du signe, la supposition du cancer a commencé très tôt, vers les dix ans. Tout en était le prétexte : d'abord des maux de ventre, puis des tâches sur la peau, des crampes dans un membre. Autant de périodes d'angoisse sourde, en pleine puberté, à s'imaginer mourant. J'inscrivais des dates sur les murs de la chambre, pour m'attester d'avoir vécu tel instant. Tout ce qui était pesant ou pénible venait s'agréger alors dans un seul point du corps, devenu soudain un entonnoir à pensées. Plus rien n'existait que l'idée morbide, elle dévorait tout. J'aurais aimé dormir.

Sans même y songer, je m'entourais peu à peu de médecins : des compagnes, leurs camarades d'études, plusieurs amis de la famille. A tel point qu'un visiteur m'a demandé un jour : « On ne parle que de médecine, chez vous ? ».

A l'âge adulte, la peur s'est renforcée. Je prenais rendez-vous et quémandais une phrase rassurante. Je m'étais renseigné à l'avance, dans les livres, j'avais de quoi interpréter n'importe quel symptôme. Il me fallait en savoir autant que le médecin, plus si possible. Quand celui-ci repoussait l'affreuse hypothèse, au lieu de rentrer paisiblement chez moi, j'avais les moyens de lui montrer qu'il avait tort. S'il insistait pour dire que tout allait bien, je jugeais qu'il se moquait de moi et lui laissais entendre qu'il manquait de flair. Quand il parlait en termes de probabilités, je le trouvais trop insouciant. Et puis, dans les meilleurs jours, comme le médecin finissait par prendre ma demande au sérieux, il décidait soudain de m'examiner. Il palpait, mesurait, s'interrogeait, commandait un examen. Et un seul mot rassurant, s'il venait, était alors vidé de son sens par l'investigation même, propre à alimenter une angoisse supplémentaire. Si par hasard, le médecin touchait par simple méthode une autre partie du corps, éloignée de la part souffrante, c'est qu'il avait détecté quelque signe étrange qui m'avait échappé, et j'étais à nouveau incendié. Chaque consultation, loin de mettre fin à l'imaginaire malade, le rendait floride, bavard, illimité.

A son médecin, on dit presque tout, non par amour de la vérité, mais par peur d'un bête oubli qui coûterait la vie. La sincérité est ici fille de l'angoisse. Comme quand on allait à confesse : inutile de rien cacher, car l'Autre, « celui qui fait rêver les communiantes », regarde d'en haut. Quel miracle qu'une seule oreille suffise à récolter le mal et le neutraliser ! Mais parfois l'aveu devient un trouble besoin... (J'ai vu un jour, dans une église baroque de Modène, une superbe épouse confessée, attardée de longues minutes à l'oreille d'un curé juvénile : bien qu'ils ne se touchassent point, l'énergie dionysiaque de leur confiance rayonnait dans toute la nef.)

On ne connaît peut-être de la vie que le récit qu'on en fait. Ou qu'on s'en fait.

Je devenais superstitieux. Pourtant les prêtres, les augures, les astrologues s'étaient dispersés devant le nouvel âge scientifique. Fini les remèdes « de bonnes femmes », comme disait le jeune assistant des urgences, finis les cataplasmes de chou et les ventouses... On attendait désormais du médecin un verdict intact d'erreur humaine. Un oracle. Et plus j'espérais cet appui, plus il m'était donné dans des phrases sereines, plus je le savais pour m'administrer la preuve de l'abandon universel. Le malade imaginaire veut croire qu'on le néglige. Passionnément. Et il le reproche aux soignants toujours mis en échec. Il n'a de cesse d'attirer l'attention là où n'est pas le problème.

Il fallait bien rentrer chez soi, et se débrouiller avec l'idée. Elle avait colonisé tout le cerveau. Me croyant à deux doigts de la mort, j'envisageais soudain la vie avec d'autres yeux, rajeunis, essentiels. Il fallait la saisir avec gourmandise, dans l'urgence, comme pour la dernière fois. *La perspective d'être pendu le lendemain garantit une admirable concentration d'esprit*, disait justement le Dr. Johnson. Une fois l'étau de l'angoisse desserré, une grande avidité, une fébrilité joyeuse prenait toute la place. Le monde était lustré, appétissant. Il n'y avait pas une minute à perdre.

(Toute cette opération devait constituer une méthode insue pour apprécier la vie. Quel infernal détour!).

C'est dans de telles dispositions que j'ai d'abord recouru au remède de l'écriture : *garder quelque chose de ce monde avant de le perdre*. Transmuer en signes durables la brièveté et l'incomplétude des choses vécues. Le

livre à venir aurait la forme alors d'un «petit cercueil», selon le mot de Sartre, dans lequel fixer, en taxidermiste ou faiseur de momies, un extrait d'existence. Afin que desséché mais incorruptible il se joue du temps pour revivre un jour grâce au bon sang des autres, mes lecteurs inconnus.

Jérôme Meizoz

Présentation des auteurs

Ecrivain, Jérôme Meizoz, est né en 1967 à Vernayaz (Valais) et enseigne la littérature française à l'Université de Lausanne. Parmi ses ouvrages récents: *Les Désemparés* (Zoé, 2005); *Terrains vagues* (L'Aire, 2007); *Père et passe* (En bas & Le Temps qu'il fait, 2008); *Fantômes*, récits illustrés par le peintre Zivo (En bas, 2010).

**Présentations des auteurs des
«carte blanche»
à venir!!!!**

**Achevé
A voir!!!**

